

*Pour une ethnographie du religieux dans le fait
migratoire en Algérie*

*For an Ethnography of the religious in the
migratory fact*

Dr. MOUSSAOUI Fatima Nabila

Maitre de conférence "A"/ Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed –
Algérie

تاريخ الإستلام: 2020/01/21 تاريخ القبول: 2020/02/15 تاريخ النشر: 2020/02/24

Résumé :

La religion offre aux migrants, un sentiment d'appartenance. Les références aux identités et aux symboles religieux favorisent la reconstitution de la communauté. Elle est aussi leur refuge dans cet « entre-deux ». Etre loin de chez soi tout en continuant de maintenir le lien par la reconstruction permanente de son histoire et de sa culture passe essentiellement par cette voie.

Keywords: Migration; Ethnographie; Religion, Algérie.

Abstract:

Religion gives to the migrants a sense of belonging. References to religious identities and symbols favor the reconstitution of the community. It is also their refuge in this "in-between". Being away from home while continuing to maintain the link by the permanent reconstruction of its history and culture passes essentially by this way.

Mots-clés: Migration; Ethnographie; Religion, Algeria.

Introduction:

«Ne pas pouvoir rêver d'une belle vie dans son pays, c'est terrible»

Mgr Jean Paul Vesco¹

Depuis quelques années, les recherches s'intéressent de plus en plus au phénomène de la migration dite clandestine. Cette forme de passer les frontières en les contournant et en déjouant la vigilance des appareils de l'Etat comme les gardes-frontières, la gendarmerie, police des frontières, etc. Cette forme migratoire, bien que connue, est devenue aujourd'hui la voie convoitée des populations du sud pour atteindre l'Europe. L'Algérie n'est pas en reste dans ce constat, puisque la presse comme les médias rapportent tous les jours nombre de tentatives de départ, d'interceptions ou plus dramatique, nombre de corps de migrants rejetés par la mer. Ceux qui échouent dans cette épreuves comme ceux qui réussissent à la remporter sont appelés les *harragas*, les brûleurs.

Du dialectal arabe *haraq* qui signifie brûler, la *harga* désigne dans le parler algérien, et désormais maghrébin, l'acte de partir clandestinement, souvent en empruntant la voie maritime. Ce terme connu et étudié par nombre de chercheurs, comme Chadia Arab, Juan David Sempere, ou encore Mehdi Alioua rend compte d'une réalité affligeante. La *harga* est devenue la seule issue de secours pour nombre de jeunes algériens qui ne croient qu'aux embarcations qu'ils empruntent tous les jours le long du littoral algérien.

Plutôt que s'attarder sur la *harga* comme acte de partir, car elle a déjà fait l'objet de nombreuses recherches comme cité plus haut, ni sur ses motivations ou les profils de candidats *harragas*, ce présent travail portera essentiellement sur une dimension qui n'a pas été beaucoup exploitée, celle du religieux dans la *harga*.

I. Préparer son départ :

La *harga* se prépare, s'organise. Tout candidat au départ veille consciencieusement à mettre toutes les chances de la réussite de son côté. Ces dernières passent nécessairement par une minutieuse organisation des

¹ Evêque d'Oran en Algérie, depuis le 1^{er} décembre 2012.

aspects logistiques. De l'idée de partir à l'embarquement, tout doit être structuré.

K. un harrag¹ avec qui j'ai fait de nombreux entretiens sur la question, m'a raconté son histoire. Originaire de la ville d'Oran, K ; est un harrag récidiviste. Il a tenté l'aventure à trois reprises. Après des échecs, il réussi à atteindre Almeria, en Espagne, avant d'être arrêté et reconduit aux frontières. Depuis, il vit et travaille à Oran dans l'espoir de repartir un jour en Espagne, réaliser son rêve.

Lors de nos multiples entretiens, K. me confie comment lui est venue cette idée de partir en mer avec certains amis du quartier. Comment il s'est procuré l'argent de la traversée. Et surtout comment, avec ses compagnons, ils ont vécu le moment tant attendu, le jour du départ.

« Le jour du départ, on s'est donné rendez-vous, les candidats et le passeur, sur la plage. Le passeur a récupéré le reste de l'argent qu'on lui devait. Il nous a emmené dans une cabane pas loin de la plage où on a attendu la tombée de la nuit. Vers 23h, quelqu'un est venu nous rejoindre. C'était la personne chargée de l'embarcation².

*Nous sommes tous allés sur la plage, on a vu le pneumatique. Nous avons chargé les bidons de carburants nécessaires à la traversée. Ensuite, le passeur nous a indiqué la place de chacun à bord. Il a donné les dernières directives et nous a souhaité un bon voyage avant de repartir seul C'est avec la deuxième personne qu'on continua l'aventure. Il nous a informés de l'heure exacte du départ. Il nous a demandé de prendre un minimum de chose pour ne pas alourdir l'embarcation afin d'éviter de chavirer. Il nous a fait une description de la traversée, et a expliqué comment se disperser une fois arrivé. Comme on devait partir vers 2H du matin, nous avons mangé sur la plage, mais séparément; en groupe de deux à trois, pour ne pas attirer l'attention. Puis, nous avons fait quelques mouvements sportifs (étirements, pompes..). Enfin nous avons fait ensemble une prière, **salat jama'a**, juste avant de prendre place dans le pneumatique. Là, la traversée a commencé. Nous étions tous silencieux, chacun implorer*

¹ Littéralement traduit 'un brûleur' pour désigner un migrant « clandestin ».

² Communément désignée par le vocable **boté** pour les embarcations en bois, ou **Jelda** pour les pneumatiques.

Dieu en silence. Y en a qui lisait le coran. Moi je récitais dua'asafar, la prière du voyage... »

Notons que le récit laisse apparaître plusieurs étapes du voyage. Certes, l'organisation logistique est essentielle pour une traversée à moindre risque. Les gilets de sauvetage, le GPS, un téléphone portable, le carburant, l'eau, quelques denrées telles les dattes, l'eau potable, les galettes de pain sont indispensables au groupe pour le voyage, mais une préparation individuelle reste essentielle.

Aussi peaufinée soit elle, la préparation matérielle n'est pas suffisante. Aux yeux du *harrag*, il reste encore une dimension de l'incertitude que seul le recours au spirituel peut apaiser.

Prières et suppliques tentent d'adoucir la *harga* et atténuer l'intensité de l'inquiétude devant l'incertain.

La prière, le *dua'a*, la présence du coran durant la traversée, toute cette mobilisation des référents religieux invite Dieu à faire partie du voyage.

II. Entre *harga* et *hidjra* :

Si l'arabe dialectal consacre au phénomène de la migration clandestine un vocable précis : la *harga*, l'arabe véhiculaire, quant à lui, accole au substantif migration, un qualificatif pour le définir.

Tantôt c'est le qualificatif de clandestin (*sirriya*) qui est associé à la désignative migration (*hidjra*), tantôt c'est celui de illégal (*la charia'*).

L'expression peut paraître une simple traduction en arabe de ses équivalents en langue française. Prononcé dans un espace public profane (journal, télévision..) le mot peut être entendu dans son seul côté dénotatif; à savoir, un franchissement de frontière transgressif des lois en vigueur. En revanche, le même mot *hidjra* peut sonner autrement à l'oreille de celui qui l'écoute selon les circonstances et le contexte. Prononcé dans une mosquée ou par un homme de religion, *hidjra* renvoie à ce temps inaugural de l'islam où le prophète avait migré de la Mecque à Médine.

La *hidjra* fait alors signe à l'événement fondateur de la temporalité en islam. Distinguant un avant et un après, la *hidjra* peut être perçue comme une épreuve qualifiante, un cheminement vers un meilleur hypothétique.

C'est dans cet esprit que les *harraga* jouent sur la symbolique de l'acte de partir, en bravant les dangers de la mer. Ils quittent leur terre pour un meilleur possible ailleurs. Les *harraga* se réfèrent au religieux par une construction du religieux dans les actes qui sont illicites. Ils argumentent cela par le fait que même le prophète Mohamed, a migré, *hajara*, de la Mecque à Médine. Cette assimilation nous renvoie aux propos de Sophie Bava qui affirme que la religion engendre de nouveaux « modes de migrer », et la condition de migrant génère de nouveaux modes d'investissements religieux. La *harraga* assimilée à la *hidjra* en est une preuve éloquente.

Un argument courant dans les entretiens avec les *harraga*, et critiqués par les religieux qui ne voient aucun point commun entre la *harraga* et la *hidjra* au sens religieux.

Partageant le même imaginaire, *harraga* et imams jouent sur les mêmes ambivalences. C'est en s'appuyant sur de tels référents que, dès l'année 2007, les prédicateurs, du haut de leur minbar, ont fait résonner les murs des mosquées en criant à l'unisson pour dénoncer le phénomène de la *harraga* en Algérie.

III. La mosquée face aux *harraga* :

En échos à l'usage du religieux par le bas qui mobilise cette dimension pour justifier et bénir les départs, répond une réaction officielle pour dénoncer et condamner ce même acte, à partir de la même matrice religieuse.

C'est ainsi que le gouvernement algérien, avec le soutien du ministère des affaires religieuses a appelé à une prière du vendredi qui a pour thème principal l'émigration clandestine des jeunes algériens, ses dangers du point de vue social et religieux. Tous les prêches du vendredi des quatorze milles mosquées de l'Algérie appelaient à mettre fin au suicide, car s'est ainsi que la religion qualifie ces départs volontaires en mer.

Pour comprendre cette initiative, il faut revenir à l'origine même du discours religieux dans la vie sociale et politique en Algérie.

Après plus d'un siècle de colonisation française, l'Algérie recouvre son indépendance, et tente d'élaborer un projet national pour la construction du pays. Libérée de l'asservissement et de la présence étrangère, le projet socialiste sera choisi comme moyen de construire le jeune État. Cette idéologie en place qui prône l'égalité des la justice fut la politique de l'état jusqu'en 1988, date marquant le tournant dans l'histoire de l'Algérie indépendante.

Pour la première fois depuis 1962, le peuple se soulève pour exprimer son dépit, son désenchantement face au pouvoir en place. Le front de libération national, jusque-là, seul et unique parti politique du pays, sera confronté à une bronca populaire déterminée à obtenir un changement radical. La légitimité du parti jusque là au pouvoir, tirée de la guerre de libération nationale est foncièrement remise en cause. Le monopole de la décision politique et économique qu'il détenait jusque là, lui est violemment contestée.

Le peuple revendique le partage de la rente jusque là monopolisé par ceux qui se réclamaient d'une légitimité historique liée à la guerre de libération. Octobre 1988 fut pour les Algériens une date symbolique de la remise en cause définitive du projet social et politique. Des partis politiques autres que le FLN, jusque là seul et unique parti de l'état, voient le jour. Différents courants politiques émergent. C'est dans ce contexte que le Front Islamique du Salut (FIS), naît dès 1989.

En 1991, le FIS remporte les élections législatives en Algérie. Il devient alors le porte-parole des larges masses populaires dont il tire sa légitimité désormais. L'ouverture politique en Algérie a donc révélé une prédisposition à la réception d'un courant islamiste. Tous ceux que le projet politique post-indépendance avait déçus ont désormais plus foi dans le discours religieux que dans celui politique.

Un discours qui colle à la réalité sociale et à la culture locale. Un discours étudié qui répond à une esthétique de la réception, au sens de Jauss, où les référents religieux servent de repères.

L'apparition du courant islamiste en Algérie, l'annulation des résultats du scrutin, suivie de la dissolution du parti ne s'est pas faite dans l'apaisement. Elle fut à l'origine d'une guerre civile qui a duré plus de dix années. Une décennie sanglante qui a laissé des séquelles indélébiles dans la société algérienne. Du modèle socialiste à la montée islamiste, l'expérience politique algérienne change de matrice.

Le discours religieux tenant sa légitimité d'un référent commun, le Coran, est devenu la seule parole crédible. Le retour massif vers la mosquée, lieu de prière et de rencontre, symbolise désormais une mutation profonde. Les *khotbat*, et les fatwas remplacent le discours politique et la norme institutionnelle. Les dispositifs mentaux se révèlent plus réceptifs aux nouvelles stratégies discursives où la religion sert d'éther dans lequel baignent les différentes composantes du social.

Toute une génération de ces années de crise politique voit le jour et grandit dans ce climat d'incertitude, de crise identitaire, et de blocage. Cette société est ballottée entre le local, à tendance religieuse, et le global au sens de «société ouverte». Les *harraga* sont les enfants de cette génération, au sens de Karl Mannheim. Nés dans l'Algérie indépendante, ces jeunes ne croient pas/plus à un projet national, et ne connaissent de leur pays que l'instabilité politique et sociale. Contrairement à la génération de leurs parents, ayant grandi dans la guerre et ayant cru au projet post-indépendance et la construction de la nation. Cette génération de jeunes n'attend plus rien de ce côté de la Méditerranée et espère tout de l'autre rive. Leur foi est grande dans le *boté*¹ et leur seul projet est la *harga*.

IV. La *harga*, un projet élaboré :

La *harga* est un projet fondé sur l'incertitude. Partir, en bravant les dangers de la mer est telle une aventure à la fin incertaine. Mais ces jeunes scandent, tous, le même slogan: «*yakouli el hout ou mayakoul nicheddoud*»². Une expression révélatrice d'une désillusion totale. Une conviction que le meilleur est ailleurs, loin du pays qui, aux yeux de cette jeunesse désenchantée, n'offre que le désarroi. Cette conviction est ancrée dans l'imaginaire collectif. Tout ce qui est algérien n'est pas apprécié, la société

¹ Terme algérien désignant la barque, embarcation pour la traversée des *harraga*.

² Mieux vaut être mangé par les poissons que par les vers de terre.

préfère consommer les produits importés. Il existe même une échelle d'appréciation de ces produits venus d'ailleurs. L'Europe reste la référence sûre, puis arrive la Turquie, et en dernier lieu, la Chine. Cette classification détermine la classe sociale du consommateur. Cette dévalorisation du produit local, ne s'arrête pas au produit de consommation et les biens matériels. Elle implique aussi, pour les *harraga*, le pays lui-même. L'expression connue, devenue hymne des harragas, «*al joue' ou la roujoue'*», «*la faim plutôt que le retour'*», ou encore «*roma ou la ntouma*», «*Rome plutôt que vous'*», allusion au gouvernement, est éloquente.

Le *harrag* est un individu conscient et déterminé. Son projet de départ n'est pas conçu telle une aventure comme le décrivent souvent les politiques, loin delà. La *harga* est un projet élaboré, organisé est dûment réfléchi. Tous les détails sont pris en compte. De l'argent du voyage, à l'embarcation, partir en mer repose sur des bases fondamentales essentielles à tout départ. L'aspect matériel est indispensable mais pas suffisant. Le lien social, les relations entre *harraga*, eux-mêmes, et avec ceux *de là bas* à une place déterminante dans le choix de la destination.

Une fois ces aspects maîtrisés, une autre dimension apparaît comme incontournable, la religion.

Tous les *harraga*, au moment de prendre la mer, se réfèrent au religieux par des pratiques telles que la prière, le *duaa'* (les louanges), ou simplement, en emmenant le coran lors de la traversée, tel un talisman. Ces pratiques sont l'expression d'un ancrage culturel et culturel essentiel à ces jeunes migrants qui semblent perdus dans une société où le religieux reste l'ultime marque identitaire.

V. La religion au secours de la société :

La religion est le constituant du lien social. Elle est ce ciment qui rattache les individus, l'un à l'autre; et aussi à l'Etat. C'est à partir de cette approche que le gouvernement algérien, et après un long silence et le déni du phénomène de la migration clandestine en Algérie, a décidé de prendre les choses en main, et utiliser la religion comme un moyen de dissuasion pour des centaines de jeunes *harraga*. Après des chiffres alarmants de tentatives de départs en mer, et de nombres de cadavres rejetés par la mer, le gouvernement algérien a décidé de passer par la voie religieuse, de

s'adresser aux jeunes, et à leurs parents, à travers les moquées lors de la prière du vendredi. Il est à noter que ce recours à la mosquée par le gouvernement algérien n'est pas nouveau. Le socialisme en Algérie, post-indépendance, ne s'est pas fait sans le référent religieux puisque la révolution agraire, on l'a expliquée dans les mosquées.

Dans cette même démarche, des prêches sont décidés par le ministère des affaires religieuses, qui voit cette émigration par la mer, un suicide, acte contraire aux préceptes de l'islam. Toutes les mosquées ont répondu à cet appel, marquant ainsi le début d'une lutte contre la *harga*. On crée des associations de familles de disparus, et de parents de *harraga* un peu partout dans le pays, et particulièrement dans les villes côtières. Des séminaires sont organisés pour comprendre les motivations de ces jeunes, leurs attentes et essayer de trouver une solution pour mettre fin à cette tragédie nationale, comme l'a qualifiée tardivement le premier ministre Ouyahia.

Des pièces de théâtres, des œuvres artistiques, des films cinématographiques... la *harga* inspire tout le monde. C'est ainsi qu'en 2007, sortait sur les écrans le film HARRAGA de MerzakAlouache qui rendait d'une réalité sociale jusque là occultée par les hautes instances de l'État. L'œuvre de BoualemSensal fut la première publication littéraire de référence sur la question. Depuis des albums de musique, de pièces de théâtre, des campagnes de sensibilisation... la *harga* devient un thème de prédilection pour les artistes. Ces derniers ne sont pas les seuls, les politiques et les religieux aussi. Depuis 2007, le discours sur ce phénomène a changé. La *harga* tantôt expliquée, tantôt proscrite par le religieux. Face à la compassion de la société, des associations et des discours des médias et des quelques travaux de recherche sur la question, le discours religieux lui vient incriminer l'acte de partir clandestinement, et le bannir sous prétexte qu'il est contraire aux préceptes de l'islam, religion de l'État.

« Ne vous jetez pas à la perdition »¹, est le verset coranique utilisé pour dénoncer, voire incriminer, les départs en mer, les assimilant au suicide.

¹ Verset coranique

Face à cette incompréhension vis-à-vis des *harraga*, ces deniers se tournent vers l'occident pour trouver une issue. Ce verset coranique n'est pas le seul argument qu'avancent les imams, d'autres recherches de religieux, dite *idjtihad*, sur la question de la migration clandestine jugent que cette dernière est une forme de *ridda*, l'apostasie; puisque ces migrants partent de la terre d'islam vers une terre de *kofr*, d'infidèles.

Pour appuyer ces déclarations, toute une politique médiatique est mise en place. La presse et les médias ont mis l'accent sur le phénomène de la *harga* et l'ont lié à celui de la christianisation en Algérie.

D'après la presse locale, on a même démantelé un réseau de passeurs qui promettait un visa pour un départ plus sûr, avec prise en charge de tous les frais du voyage. En contre partie, le migrant une fois arrivé, sera un fidèle de l'église qui le prendra en charge !

Après les mariages blancs, les faux-papiers ou encore la traversée en mer, la migration passe par le religieux qui devient ainsi un moyen d'évasion. Lors de mes enquêtes sur le terrain à Oran, j'ai posé la question sur l'importance de la religion dans la migration. La majorité des *harraga* affirmaient qu'ils voulaient « partir musulmans et le rester *même là-bas* ». S., un jeune candidat au départ de vingt ans me confie : « *Tu crois qu'on est de vrais musulmans ? Moi j'en doute quand je vois que ce qui se passe dans le monde arabe: la violence ; la trahison ; le sang qui couletu as vu **lgour**¹, les occidentaux, ils sont respectueux, tolérants, travailleurs, propres... alors moi, entre la terre d'Islam et là-bas, je préfère mille fois l'Europe même si je dois changer de nom et m'appeler Jacques*».

Cette réflexion m'a incité à lui demandé : s'appeler Jacques n'est pas forcément changer de religion, que veux-tu dire par là ? Mon interlocuteur me répond : « *Je sais ce que je dis, j'ai la vie tellement dure que boire de l'alcool et manger du porc me semble anodin. C'est ce qui nous différencie d'eux (les occidentaux). Pour vivre là-bas, moi je suis prêt à transgresser cela, et si j'épouse une étrangère je peux te dire que je changerai même mon nom et même ma religion s'il le faut, car cela voudra dire que j'ai*

¹ Terme courant désignant les étrangers de confession non musulmane, généralement des européens. Au singulier se dit 'gaouri' ou 'gaouria' au féminin.

trouvé la compassion, rahma, que ne trouve pas chez moi, en terre d'Allah».

La religion engendre de nouveaux « modes de migrer », et la condition de migrant génère de nouveaux modes d'investissements religieux¹. Ainsi, dans ce témoignage, des termes qui relèvent typiquement du discours religieux musulman, sont employés pour nommer des réalités autres, *rahma* étant un terme arabe désignant la compassion, la clémence avec une connotation religieuse qui renvoie à la miséricorde dont l'étymologie renvoie au vocable *rahim*, l'utérus.

VI. L'Église et les autres *harraga* :

La religion offre une assistance fondamentale dans la migration. Elle permet aux membres d'un même groupe de se retrouver, de surmonter les difficultés dans le pays d'accueil. Elle est ce lien qui permet de reconstituer la communauté. Hirschman (2003), dans son étude sur les migrants aux États-Unis, montre comment l'église permet d'organiser la communauté, et permet de faire circuler les informations facilitant les stratégies de survie des migrants. La religion est un référent fort qui permet aux migrants, quelque soit leurs confessions de se retrouver. Liée à la migration, la religion devient une structure organisationnelle qui permet de créer réseau social. C'est ce réseau qui permettra à ces « nouveaux venus » de tisser des liens entre eux et avec les autres. Selon Handlin, la religion devient un pont qui relie le vieux monde au nouveau (Handlin, 1973).

La migration est un fait social total. Elle ne peut être appréhendée que dans une seule approche. Plus complexe, la migration irrégulière pose aujourd'hui un véritable problème de définition. Clandestine, irrégulière ou encore *harraga*, le phénomène ne touche pas que les *harraga* algériens. Depuis quelques années, on assiste à une vraie remontée des sud, pour reprendre les propos de Tarrus.

¹ BAVA, Sophie, Routes migratoires et itinéraires religieux des Sénégalais Mourides entre Touba et Marseille, Panafrika/Silex/Nouvelles du sud, 2017.

En Algérie, on assiste à une véritable mutation des mouvements migratoires. En plus des harraga, ces jeunes algériens qui tentent tous les jours l'aventure de traversée la mer méditerranée à bord de pneumatiques et autres embarcations de fortune, des milliers de subsahariens transitent et s'installent en Algérie depuis le durcissement des lois de passage des frontières. Refoulés du Maroc voisin, ou arrivés par les routes du Sahara, ces migrants arrivent en groupe, sont de confessions différentes mais partagent le même rêve, rejoindre l'Europe. A Oran, ville côtière du nord-ouest algérien, terre de harraga en partance vers Espagne, des dizaines de migrants subsahariens font partie du décor de la ville. Installés essentiellement aux périphéries de la ville, et dans les vieux quartier populaires tels que saint pierre, au centre ville ou encore le quartier de Cavaignac, M'dina Jdida ou encore Coca dans le bidonvilles se situant dans les hauteurs de la ville, ils ont depuis la dégradation de la situation sécuritaire au Mali, plus nombreux et ont investi de nouveaux espaces, jusque là inconnus pour eux. Des quartiers récents, plus ou moins résidentielles comme Maraval, Yaghouracen ou encore Fernand-ville deviennent de vrais camps de migrants clandestins à ciel ouvert. Des familles entières se juxtaposent le long des boulevards de la ville, ce qui ne laisse pas indifférents les habitants. Monseigneur Jean Paul Vesco, évêque d'Oran depuis décembre 2012 a déclaré lors d'un entretien sur cette présence massive des subsahariens à Oran : « Cela fait du mal de voir un continent bourré de richesses, mais sans solutions de bonheur pour ceux qui y vivent ».

Ces migrants qui comptent parmi eux une communauté chrétienne importante se retrouve dans un pays musulman dont le culte reste contrôlé. Le diocèse à Oran est la structure religieuse la plus importante et visible qui assiste ces migrants. En plus de sa vocation religieuse, le diocèse offre une assistance sociale, économique, psychologique. Son intervention la plus remarquable, était dans les camps informels de Maghnia, le long de l'oued où des dizaines de migrants subsahariens avaient trouvé refuge, après les événements tragiques de Ceuta et Melilla. C'est à cette période que l'ancien évêque d'Oran Monseigneur Alphonse Georger s'est rendu sur ces camps pour s'enquérir de la situation de ces migrants, leur apporter du réconfort et aussi les accompagner dans la mort. Mourir en terre d'Islam pour ces migrants pose un réel problème d'organisation. Comment accompagner le malade jusqu'à la mort, comment le rapatrier dans son pays d'origine pour qu'il soit parmi les siens ? si les ressources financières sont

insuffisantes pour le rapatriement, comment faire pour pouvoir respecter les dernières volontés, entre enterrement ou crémation ? Des interrogations essentiellement pour ceux qui restent de la communauté. Sollicité pour de telles fonctions, Monseigneur Alphonse Georger a rapproché le diocèse de ces communautés « étrangères » à la ville. L'actuel évêque continue cette mission, car en plus d'être à l'écoute, il tente d'accompagner ces subsahariens de confession chrétienne dans leur errance. C'est ainsi, qu'il rend visite, avec son équipe du diocèse aux détenus subsahariens à la prison. Interrogé sur la question, l'évêque répond :

« Ces migrants vivent dans un mirage. On est confronté à des personnes qu'on n'a pas à juger. On fait ce qu'on peut pour les aider. Ce sont les problèmes de gouvernance dans leurs pays qui les ont amenés là où ils sont....Ne pas pouvoir rêver d'une belle vie dans son pays, c'est terrible »¹.

Conclusion :

La religion offre ainsi à ces migrants, un sentiment d'appartenance. Les références aux identités et aux symboles religieux favorisent la reconstitution de la communauté². Elle est aussi leur refuge dans cet « entre-deux ». Etre loin de chez soi tout en continuant de maintenir le lien par la reconstruction permanent de son histoire et de sa culture passe essentiellement par cette voie. Bava (2003) affirme que la migration, et l'« entre-deux » qu'elle compose, conduit à de véritables constructions dont le religieux semble être un bon vecteur³.

¹ Le Quotidien d'Oran, 9 décembre 2013, **L'autre drame de l'immigration clandestine : Ces Subsahariens qui naissent à Oran** par Mustapha Mazari.

² STELAKU; Vasso, Space, Place and Identity: Memory and Religion in Two Cappadocian Greek Settlements, in Renee Hirschon (ed.) *Crossing the Aegean : An Appraisal of the 1923 Compulsory Population Exchange Between Greece and Turkey*, Bergbahn Books, New York & Oxford, 2003.

³ BAVA, Sophie, De la « baraka aux affaires » : ethos économique-religieux et transnationalité chez les migrants sénégalais mourides, Les initiatives de l'étranger et les

Plus éloquent encore, la déclaration du Pape François 1er lors de son premier déplacement, à Lampedusa. Un voyage fort en symbolique, qui coïncide avec le naufrage de centaines de migrants clandestins venus d'Afrique : *"je ne peux pas ne pas évoquer les nombreuses victimes de cet énième naufrage. La parole qui me vient en tête est la honte. C'est une honte"*¹. Cette déclaration laisse entendre le désarroi du Pape, figure emblématique de l'Eglise catholique, qui loin de l'appartenance communautaire ou religieuse, qualifie ce naufrage de honte pour l'Europe et l'humanité.

nouveaux cosmopolitismes, vol. 19 - n°2 | 2003

¹www.itinerarium.fr